

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quelques arpents plus tard...

Jean-Paul Roger

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roger, J.-P. (2007). Quelques arpents plus tard.... *Lettres québécoises*, (126), 14-14.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quelques arpents plus tard...



JEAN-PAUL ROGER

La culture n'est pas générale mais toujours particulière dans ses effets sur un individu particulier : c'est pourquoi elle est un vecteur de liberté. (Le Devoir, Charles Pépin)

Depuis quelques années, je m'interroge sur le peu de place que nous octroyons à la littérature québécoise, à peine 25 % du programme, 33 % selon une collègue. Je me sens embarrassé par ce constat et par la reconnaissance du Québec comme Nation, une nation sans passé, sans culture ? Si peu, pourquoi pas 50 % comme l'écrit Louis Cornélius¹ et ses douze livres obligatoires qui ne font qu'un clin d'œil au XIX^e siècle, mais ferment les yeux sur ce qui s'est écrit depuis l'arrivée de Jacques Cartier. Toutefois, peut-on définir tous ces textes comme littéraires ? Selon Dantzig, « tout le monde en parle, personne ne la définit. Ni Valéry, ni Sartre, ni Reverly, ni Pound, ni tant d'autres écrivains qui ont pourtant spécifiquement écrit sur elle² ». Si peu de place. À croire que notre littérature est clandestine (non elle se lirait, l'illécite à ses attrait), à croire qu'elle porte encore les *siaux* d'eau de la défaite. Selon l'Association nationale des éditeurs de livres, « [d]epuis longtemps, mais surtout depuis une vingtaine d'années, la culture québécoise existe à travers le monde, en particulier en France et dans les autres pays de la Francophonie³ ». Ce qui sans doute nous empêche de regarder plus en arrière, à moins que ce ne soit encore ce maudit refus de vieillir.

Quand une génération en arrive à ne plus se sentir le droit de transmettre à la suivante quelque valeur sûre que ce soit, sa culture vacille elle-même au bord de l'extinction. Une telle démission [...] ressemble à un suicide culturel. D'ailleurs, le suicide des jeunes est une réponse, incomprise des médias comme des psychologues, à cet aboutissement nihiliste du progressisme dans l'entière perte du sens⁴.

Quand je pense à notre passé si riche en couleur, entre autres aux descriptions des mœurs et coutumes des autochtones de Jacques Cartier ou à l'ironie du baron de La Hontan... je suis en accord avec l'idée lancée par André Vanasse : « La littérature comme point de départ obligé pour la rencontre avec les autres littératures. » Sans compter Josée Bonneville, si je me réfère à son texte sur le nouveau comité qui révisé la formation générale : « Apprécier des œuvres littéraires en fonction de l'héritage de la culture québécoise et de la diversité des cultures. » Au cégep André-Laurendeau, depuis 2002⁵, quarante titres différents sont enseignés, tel *La terre paternelle*, roman oublié depuis que mon collègue a pris sa retraite. Pourtant, cette œuvre a une manière rigolote de se référer à des extraits de la Bible, car Lacombe a suivi ce modèle pour la construire. Dix chapitres numérotés dont le premier est un pastiche de la « Genèse » et l'œuvre se poursuit ainsi, « essentiellement croyante et religieuse ». Un exercice amusant à tout coup, car les étudiants fouillent les deux textes et arrivent aisément à créer un tableau de convergences / divergences. On retrouve aussi dans notre corpus de nombreux Michel Tremblay, Anne Hébert, Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Jacques Godbout ainsi que Louis-Thomas Pelletier, *J'ai épousé une poupée gonflable*, Ying Chen, *Les lettres chinoises*, et mon roman *L'inévitable* qui

n'est plus enseigné depuis la retraite de l'ami professeur. Voilà qui me fait penser : avons-nous le réflexe d'enseigner les écrivains qui professent dans nos cégeps ?

Notre littérature comme point de départ, mais en respectant son évolution. J'aime bien voir grandir, voir vieillir un thème à travers l'histoire, et je propose ces divisions qui s'inspirent de *L'antologie de la littérature québécoise*⁶, des écrits coloniaux au romantisme patriotique limiteraient le premier cours, le deuxième se terminerait par les années soixante, les récits de la révolte, de la rupture et, pour le troisième, pourquoi ne pas aborder les années quatre-vingt à aujourd'hui, soit l'esthétique de la transgression. Concernant notre dernier cours, l'ensemble quatre de la formation propre, des rumeurs veulent qu'il soit plus spécifique au domaine d'études des étudiants destinés au marché du travail. L'école comme antichambre de l'entreprise⁷. Rien de très nouveau dans ces divisions où la littérature québécoise, métissée aux grands textes des autres cultures, nous donnerait aussi la chance d'y aborder le thème de l'amour, l'écriture du désir et de la beauté, de notre pudeur toute catholique à l'impudeur médiatisée de *Loft story*.

Et il leur fut remontré plusieurs autres choses de notre foi, ce que facilement ils ont cru.

Les voyages de Jacques Cartier⁸

La création d'une Commission d'étude sur les accommodements raisonnables et l'importance du rôle du Québec dans la Convention sur la diversité culturelle qui « entrera en vigueur le 18 mars prochain⁹ » apparaissent comme des moyens efficaces pour soulager notre « sourd sentiment d'être dépossédé, bousculé, heurté¹⁰ ». Et si la « raison [doit éclairer] le débat¹¹ », aussi bien amorcer le travail à sa source, soit dans l'éducation.

Qui sait si cet enseignement de notre littérature, de notre culture, nous évitera pas d'autres Hérouxville, d'autres fenêtres givrées du YMCA, d'autres restrictions des heures de piscine, des histoires de foulard et de kirpan ? Cette inclination à l'inquiétude à l'égard de l'autre est demeurée longtemps en nous et la taire demandera plus qu'un débat. Sans compter que la « peur de l'autre, de l'étranger, est un sentiment universellement partagé¹² ». Mais pourquoi avoir peur de l'autre si nos assises sont solides ? Notre peur témoignerait-elle d'une fragilité culturelle, d'une incapacité à écrire, à débattre, à écouter et à dire non, au lieu d'un « Euh... », bêlement dangereux ?

L'enseignement de la littérature québécoise aux étudiants de toutes les cultures nous fera mieux connaître, tissera les liens d'une nouvelle génération et nous serons tous gagnants.

1. *Lettres à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial*, Nota bene, 2006.
2. *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, Charles Dantzig, Grasset, 2005.
3. www.anel.qc.ca
4. *Comment aborder aujourd'hui la littérature québécoise ?* Jean Larose, Colloque APEFC 2003.
5. Statistiques de l'édition au Québec en 1996, Bibliothèque nationale du Québec. Dans la catégorie « Langue et Littérature » ont paru environ 1300 nouveaux titres.
6. *Antologie de la littérature québécoise*, 2^e édition, Michel Laurin, Montréal, Éditions CEC, 2000.
7. *Le Devoir*, Charles Pépin, « Nietzsche contre l'utilitarisme de l'école Villepin », 10 et 11 février 2007.
8. *Antologie de la littérature québécoise*, 2^e édition, Michel Laurin, Montréal, Éditions CEC, 2000.
9. *Le Devoir*, Presse canadienne, « Mise en œuvre de la Convention sur la diversité », 10 et 11 février 2007.
10. Denise Bombardier, *Le Devoir*, 10 et 11 février 2007.
11. *Le Devoir*, 10 et 11 février 2007.
12. *Le Devoir*